



L'armée syrienne affrontait l'EI bien longtemps avant que les Américains ne tirent leur premier missile

Robert Fisk - *Les survivants de cette armée et leurs familles vont vouloir que leur sacrifice soit reconnu et même récompensé.*

Je n'aime pas les armées. Ce sont des institutions dangereuses. Les soldats ne sont pas des héros juste parce qu'ils se battent. Et je suis fatigué de répéter que ceux qui vivent par l'épée pourraient bien aussi mourir par l'épée. Mais si on compare les 40 000 civils tués à Mossoul par les Américains, les Irakiens et l'EI au cours des douze derniers mois, aux 50 000 civils abattus par les Mongols au XIIIe siècle à Alep - et que l'on se rend compte que l'influence des droits humains sur les aviateurs américains, la brutalité irakienne, et le sadisme de l'EI, n'a permis d'obtenir qu'une diminution de 10 000 morts par rapport aux hordes mongoles - la mort semble parfois avoir perdu son sens.

Sauf quand on connaît les victimes ou leurs familles. J'ai un ami dont la mère a été assassinée à Damas, dans le faubourg de Harasta, au début de la guerre syrienne, un autre dont le beau-frère a été enlevé à l'est de la ville et n'a jamais été retrouvé. J'ai rencontré une petite fille dont la mère et le petit frère ont été abattus par des tueurs d'al-Nosra dans la ville de Jisr al-Shughour, et un Libanais qui croit que son neveu a été pendu dans une prison syrienne. Et puis, ce mois-ci, dans le désert syrien oriental, près du village d'al-Arak, aux cabanes balayées par la poussière, un soldat syrien que je connaissais, a été tué par l'EI.

C'était, bien sûr, un soldat de l'armée du régime syrien. Il était général d'une armée constamment accusée de crimes de guerre par la même nation, les États-Unis, dont les frappes aériennes ont si généreusement contribué au massacre épouvantable de Mossoul. Mais le général Fouad Khadour était un soldat professionnel et il défendait les champs de pétrole de l'est de la Syrie : les joyaux de la couronne de l'économie syrienne. L'EI voulait s'en emparer et c'est pour ça qu'ils ont tué Khadour. La guerre dans le désert n'est pas une guerre sale comme tant des attaques perpétrées en Syrie. Quand j'ai rencontré le général à l'ouest de Palmyre, l'EI venait de conquérir l'ancienne ville romaine et de trancher, en public, la tête des civils, des soldats et des fonctionnaires qui n'avaient pas réussi à fuir.

Un an auparavant, le fils du général, également soldat, avait été tué en se battant à Homs. Fouad Khadour a simplement fait oui de la tête quand je l'ai mentionné. Il voulait parler de la guerre dans les montagnes brûlées par le soleil du sud de Palmyre, où il enseignait à ses soldats à se battre contre les attaques suicides de l'EI, à défendre leurs positions isolées autour de la station de pompage et de transmission électrique où il était basé, et à sauver les pipelines T4 sur la route de Homs. Les Américains, qui proclamaient que l'EI était une force « apocalyptique », se sont moqués de l'armée syrienne qui, selon eux, ne se battait pas contre l'EI. Mais Khadour et ses hommes combattaient l'EI bien avant que les Américains ne tirent de missile, et ils ont appris la seule leçon que les soldats peuvent apprendre lorsqu'ils sont confrontés à un ennemi aussi horrible: ne pas avoir peur.

Khadour a reconnu avoir eu de grosses pertes. Puis il m'a raconté, avec un calme horrifié comment, lors d'une attaque sur un groupe de grottes dans les montagnes, ses soldats avaient trouvé des vêtements de femmes laissés derrière par l'EI. Je ne comprends pas, ai-je dit. « Moi non plus je ne comprenais pas » répondit le général, « puis nous avons réalisé qu'ils appartenaient probablement aux esclaves sexuelles Yezidis que Daesh avaient enlevées en Irak ».

Par la suite, les Syriens, soutenus par de massives attaques aériennes russes contre l'EI, sont revenus à Palmyre et ont repris la ville, et j'ai à nouveau rencontré le général Khadour dans la bicoque en béton, située entre un château Mamelouke du XIIIe siècle et une chaîne de montagnes, qui lui servait de quartier général. Il avait conduit ses soldats dans Palmyre sous de constants tirs de mortier.

Beaucoup d'entre eux étaient morts en marchant sur les mines que l'EI avait habilement placées sous des chemins de terre apparemment fréquentés. Khadour avait lui-même été blessé par des éclats de mines, même s'il faisait plus de cas des scorpions qui venaient le piquer la nuit dans sa cabane de béton.

Il était également indigné par les médias. « Une équipe de télévision est venue à Palmyre après la bataille », m'a-t-il dit, « et le journaliste nous a demandé de reconstituer les combats pour pouvoir dire qu'il était là pendant qu'ils avaient lieu ! » Et il secoua la tête tristement. Ce n'était pas une équipe de télévision occidentale, a-t-il ajouté. Il m'a dit que la guerre allait continuer, qu'il y avait encore beaucoup de combats à mener dans le désert. Nous avons pris une photo de lui assis en treillis dans la chaleur du désert près d'un écran de camouflage déchiré. Il avait l'air de bonne humeur, fatigué peut-être, un homme qui avait beaucoup appris sur le désert. Il lui restait exactement un an à vivre.

L'EI est revenu à Palmyre et a été repoussé une fois de plus et quelques mois plus tard, a commencé la grande bataille pour repousser Isis vers l'Euphrate. Je voulais parler à Khadour à nouveau. Il se battait maintenant à l'est de Palmyre dans les collines autour d'al-Arak. Un ami l'a appelé, alors qu'il prenait un bref congé, chez lui, près de Lattakia - oui, c'était un alaouite tandis que la plupart de ses hommes étaient des musulmans sunnites -, pour lui dire que je voulais le voir. Il ne lui restait plus que deux jours à vivre.

L'officier supérieur de Khadour portait le même nom de famille - c'était le général Mohamed Khadour, qui commande toute la région militaire de l'est - bien qu'ils ne soient pas de la même famille. Il m'a

emmené dans les collines où Khadour a été tué. Voici ce qu'il m'a dit : « Un collègue et moi-même parlions au téléphone à Fouad là où il était attaqué près du champ [de pétrole] Ramamin et nous sommes allés le voir pour parler de l'opération. Nous l'avons vu sur une colline en train d'organiser ses troupes à al-Arak. Il s'est dirigé vers la route où nous nous étions arrêtés et l'EI tirait des mortiers qui ont atterri près de nous. Ils savaient sur qui ils tiraient. Nous avons donné nos plans à Fouad. J'ai dit que nous devrions évacuer temporairement cette zone. Quand nous sommes remontés dans notre véhicule, Fouad est venu pour nous dire au revoir. Mais juste après notre départ, un réservoir de pétrole a explosé à côté de lui. Nous avons appris qu'il avait été touché à la main. J'ai essayé de l'appeler sur son téléphone et il a essayé de me répondre mais il n'arrivait pas à parler. Je voyais qu'il était en ligne parce que son nom était inscrit sur l'écran de mon téléphone. Ils l'ont amené à l'hôpital, il continuait à dire : « C'est juste ma main » et il était tout à fait conscient. Mais ils ont découvert qu'un éclat d'obus était entré dans son corps et avait transpercé ses poumons. Et puis son état s'est détérioré, sa respiration a commencé à faiblir et, une heure plus tard, il était mort. C'était un héros et un homme très courageux. »

Les ennemis du régime le nieront – car ils maudissent toute l'armée d'Assad – mais le fait est que le général Fouad Khadour est mort en combattant la même idéologie meurtrière que la Russie, l'Amérique et la France et d'innombrables pays Occidentaux considèrent comme leur pire ennemi. Le fait que tant d'armes de l'EI proviennent de l'Occident – comme me l'ont répété aussi bien le général Khadour vivant que le général Khadour mort – donne un tour cruellement ironique à cette histoire. Le tank qui a tiré sur Fouad Khadour était peut-être un tank syrien capturé au début de la guerre – ou un Abrams américain pris par l'EI à Mossoul en 2014 et amené en Syrie comme beaucoup d'autres tanks américains.

Mais la mort de Fouad Khadour signifie autre chose. C'est la perte d'un officier supérieur expérimenté de plus dans une armée qui a perdu environ 74 000 soldats. Il y a en effet beaucoup d'officiers parmi les soldats morts, parce que les commandants de terrain en Syrie sont en première ligne. Un autre officier supérieur a été tué lors d'un cessez-le-feu qui a échoué à Alep il y a deux semaines. J'ai rencontré un colonel syrien à Alep ce mois-ci qui, après mûre réflexion, m'a dit que 200 personnes qu'il connaissait personnellement avaient été tuées dans la guerre, la plupart des soldats, et parmi eux son oncle. Les survivants de cette armée et leurs familles – s'ils « gagnent » cette guerre et si une victoire claire est possible quand autant de puissances étrangères sont impliquées, voudront que leur sacrifice soit reconnu et même récompensé.

L'importance de l'armée syrienne augmente chaque jour. Ce n'est plus la force armée corrompue et corruptrice qui a pourri au Liban pendant 29 ans, ni la force armée mal entraînée qui s'est confrontée à l'insurrection, au début, quand ses propres soldats faisaient défection. C'est maintenant l'armée arabe la plus aguerrie du Moyen-Orient, plus que l'armée irakienne qui a beaucoup moins de soldats professionnels.

Et c'est l'armée syrienne qui devra reconstruire la Syrie. Le général Fouad Khadour – et sa mort – font donc partie du futur autant que du passé de la Syrie.



* **Robert Fisk** est le correspondant du journal The Independent pour le Moyen Orient. Il a écrit de nombreux livres sur cette région dont : [La grande guerre pour la civilisation : L'Occident à la conquête du Moyen-Orient](#).

Articles du même auteur.

27 juillet 2017 – [The Independent](#) – Traduction : [Chronique de Palestine](#) – Dominique Muselet